



Notas de Leitura

Dans les méandres de la mémoire

René Pélissier

p. 257-275

Généralités et regroupements de plusieurs pays

Bien que certains – et même beaucoup en maints pays et maintes périodes – aspirent à une science qui serait marmoréenne, les historiens ne sont que les receleurs du passé. Et quoi qu'ils prétendent, les politologues, les ethnologues, les archéologues et une galaxie d'autres spécialistes de l'impondérable ne font pas mieux qu'eux dans l'interprétation des apparences. La nostalgie des mathématiques, voilà le lien qui unit les membres les plus ambitieux de nos confréries par trop conquérantes. Donc, puisque nous travaillons à façonner les mémoires, commençons par ceux qui en produisent et en consomment le plus: les anciens combattants tant qu'ils sont encore en vie. Il est préférable d'ailleurs, mais non indispensable, qu'ils aient été vainqueurs. Leurs épreuves et leur jeunesse parfois suffisent. Et en matière de souffrances, les lecteurs de *Dias de Coragem e de Amizade*¹ auront déjà un assez bel échantillon puisque cette collection de témoignages a en partie été recueillie auprès de blessés, légers ou graves (paralysés), ou de simples traumatisés. Beaucoup appartenaient aux troupes de choc (*comandos, fusileiros, paraquedistas*), ce qui explique la fréquence des risques encourus. Le plus étonnant, c'est l'image qui se dégage du livre: la guerre anti-épique qui résulte de la confrontation entre la routine militaire dans des conflits de basse intensité, et l'explosion des malheurs qui affectent les exécutants. Retranscrits par l'auteur, un journaliste, ces récits assez brefs couvrent les trois théâtres de la guerre coloniale (Angola: 17; Guinée: 17; Mozambique: 16).

Parmi les détails fournis à l'historien, signalons ceux concernant: a) une opération en Angola (non datée) avec un colonel belge et une centaine de ses mercenaires; b) un aviateur abattu avec son hélicoptère au Cabinda (5 juin 1972), prisonnier du MPLA, interrogé par Lúcio Lara et ses hommes qui veulent le faire désertier. Il refuse, est détenu à Brazzaville, est remis à la Croix-Rouge et rentre en Angola où la PIDE l'accuse de désertion; c) après le 25 avril 1974, un *caçador* et trois camarades qui entrent au Zaïre par erreur à partir du Cabinda. Ils sont capturés par le FLEC où personne (?) ne parle portugais! Incarcérés et maltraités par les soldats de Mobutu, pendant neuf mois, ils sont portés disparus par les Portugais et ne seront libérés qu'en 1975; d) un para qui participe à l'opération d'évacuation des civils de Carmona et de Negage (après le 25 avril 1974, mais non datée) par une colonne de 10 à 12 000 personnes s'étirant sur 14 km, les avions ayant été démontés; e) au Mozambique, en 1966, les soldats qui sont en train d'enterrer vivante une Africaine soupçonnée de

¹ Nuno Tiago Pinto, *Dias de coragem e de amizade. Angola, Guiné, Moçambique: 50 histórias da guerra colonial*, Lisboa, A Esfera dos livros, 2011, 399 p., photos noir et blanc.

trahison (p. 288); f) la création par les Portugais de la Marine du Malawi sur le lac Nyassa. Un officier des fusiliers marins est détaché pour la commander. Le contrat est signé par Jorge Jardim qui achemine le fuel nécessaire à la base navale portugaise de Metangula, via le Malawi. On est en 1973-74. Personnellement, nous avons vu une partie de cette flottille lacustre en 1973. Un accord est signé en juillet 1974 pour céder ces trois *lanchas* au Malawi.

Evidemment parcellaires et imparfaits, ces éclats de mémoires constituent un matériau brut qui n'est pas destiné prioritairement aux historiens mais qui peut leur servir, s'ils l'accompagnent de recherches plus fines. Ils ont au moins le mérite de l'urgence car dans quarante ans, les acteurs seront presque tous morts.

Vient ensuite un livre-document que nous n'hésitons pas à déclarer important – et même très important – pour l'histoire coloniale du Portugal en Insulinde puisqu'il nous donne le récit de la fin pitoyable de l'emprise portugaise à Timor par un acteur qui l'a vécue au sein des cadres de métier de l'Armée de terre. Dans le fourmillement des textes laissés par d'anciens officiers de carrière qui ont fait l'ultime guerre d'Afrique, on trouve de tout quant aux orientations et aux justifications de leurs auteurs. Disons que Rui Marcelino² tranche sur le tout venant des «africanistes» galonnés. Non par la forme mais par le lieu et les situations qu'il met en scène. Il traverse successivement le Sud-Mozambique avant l'insurrection (Inhambane, 1960-64), puis l'Angola (1965-67 dans les Dembos, d'abord dans une *fazenda* de café abandonnée puis dans le poste de Cambamba). De mai 1965 à mai 1966 dans ce terrain belligène, il ne semble pas avoir donné l'ordre de tirer une seule fois, ce qui déjà est une expérience rare. Ou alors, si l'on se bat si peu, c'est que l'intensité des troubles n'était pas aussi forte que les statistiques et les souvenirs imprimés le disent, même au cœur du bastion dur du MPLA. A moins qu'il n'ait eu beaucoup de chance! Peu importe d'ailleurs, ce qui compte dans son livre, c'est son séjour de novembre 1973 au 26 août 1975 à Timor où il est devenu commandant et sous-chef d'état-major au QG de Dili. Tout commence bien pour lui dans la routine assoupie d'un Orient archaïsant.

Mais les choses se gâtent. En juillet 1975, il note la présence de groupes armés politisés dans la région de Maubisse d'où la garnison métropolitaine, indisciplinée, a été renvoyée au Portugal. C'est en août que le chaos s'installe pour de bon. L'UDT réclame le départ des officiers délégués du MFA, et s'empare des armes de la Police à Dili, dont le chef métropolitain prend le «commandement» des troupes de ce parti. Mais dans la montagne, le FRETILIN, tant bien que mal, s'organise et ses partisans sont nombreux dans les unités timoriennes basées dans la capitale. L'auteur réussit provisoirement à dissuader le FRETILIN de réquisitionner l'arsenal du QG. Le 12 août, le gouverneur qu'il ne cite jamais nommément (pourquoi?) ordonne l'évacuation sur un cargo des familles de militaires et fonctionnaires vers Darwin; dès lors, l'un des démons séculaires de la société portugaise – la pagaïlle – s'installe dans la ville qu'il ne quittera plus. Les désertions de sous-officiers autochtones et de leurs hommes, gagnés au FRETILIN s'accroissent à l'intérieur. Un mince cordon de parachutistes portugais empêche leur pénétration dans le centre urbain, mais, le 17 août, des officiers et soldats timoriens de l'Est, passés à l'UDT, sont autorisés à entrer à Dili, ce qui indigné

² Rui Marcelino, *Crónica dos meus últimos dias de timor e outras histórias de guerra*, Linda-a-Velha, DG Edições, 2010, 171 p., photos noir et blanc. Distribution: Delegação de Oeiras da Liga dos Combatentes, R. Cândido dos Reis, n.º 216, 1.º, 2780 Oeiras (Portugal).

la garnison timorienne pro-FRETILIN. Le 18, une partie de l'intérieur enregistre des affrontements armés entre l'UDT et le FRETILIN, des meurtres et, évidemment, des décapitations rituelles. Il ne semble pas que les militaires portugais résiduels puissent faire quoi que ce soit (cf. l'Angola) et d'ailleurs ils s'en lavent les mains. On ne sait pas ce que sont devenus les administrateurs, les quelques planteurs et autres colons, ainsi que les missionnaires, hors de la capitale. C'est l'un des multiples trous noirs que ne comblent pas les sources australiennes.

L'auteur dit avoir tenté une dernière médiation entre l'UDT et le FRETILIN, mais, descendu de la montagne, un dirigeant dur du FRETILIN (Mari Alkatiri) s'y oppose. Les combats gagnent Dili où, autour du «port», une «zone neutre» est instaurée, défendue par les paras. Les réfugiés timoriens, chinois et métropolitains affluent dans le réduit. Image surréaliste de la fin d'un monde colonial, sous la mitraille intermittente, le sous-chef d'état-major va nourrir les poissons de l'embryon d'aquarium de «son» futur musée de Dili. Les 24-25 août, les combats à la mitrailleuse et au mortier s'intensifient autour du simili Dunkerque des Portugais. Le 27 août, estimant qu'il en a assez fait pour sa patrie «révolutionnaire» et «décolonisatrice», le commandant Rui Marcelino obtient du gouverneur l'autorisation de se faire évacuer à Darwin sur le vieux cargo avec la seconde tranche (ou fournée) de réfugiés, tandis que le gouverneur, son staff et les paras voguent dans quatre petites embarcations vers l'ultime parcelle de terre «portugaise» dans les îles de la Sonde: l'îlot d'Atauro où ils attendront des mois que l'Armada vienne les chercher. Personne ne dit ce qui s'est passé dans l'exclave d'Ocussi et Ambeno, à cette époque.

Dans la galerie des auteurs anciens combattants portugais, on rencontre des vaniteux, des pleurnichards, des révoltés, des patriotes, des dénonciateurs, des calomniateurs, des Don Quichotte, des matamores, des morts-vivants, des humoristes, des héros en peau de lapin, des obsédés, des tueurs, des bureaucrates, des vainqueurs auto-proclamés et tout le magma qu'un volcan social peut rejeter pendant treize-quatorze ans d'éruptions. L'auteur n'appartient à aucune de ces catégories. A Timor, il n'a tiré que deux coups en l'air d'un revolver Smith & Wesson, acheté après le démantèlement de la PIDE/DGS.

Domage que ce livre ait été confié à un éditeur qui ne se soucie pas de la communication médiatique pour faire connaître la production de ses auteurs. Ce livre aurait eu un certain succès de librairie, probablement.

Cap-Vert et Guinée

Entrons dans le secteur des raretés éditoriales avec un livre dont le manuscrit était en français mais qui a été traduit, puis publié en portugais par un éditeur parisien, le tout dans des conditions que nous ignorons. L'auteure³, journaliste française, a été fascinée par une communauté rurale de marginaux religieux, ésotériques et autarciques de l'île de Santiago au Cap-Vert. Son enquête se présente comme telle, mais il faut la féliciter d'avoir creusé au-delà du pittoresque puisqu'elle a rassemblé la plupart des racines historiques, sociologiques et politiques de ces déviants du catholicisme officiel, et les a combinées pour offrir une monographie de cette micro-entité

³ Françoise Ascher, *Os rabelados de cabo verde. história de uma revolta*, Paris, L'Harmattan, 2011, 170 p., photos couleur.

imprégnée d'un esprit de résistance antimoderniste, anticolonialiste et anti-étatique (au début de l'indépendance). Ce sont des «Vieux Croyants», refusant les innovations aussi bien rituelles que matérielles. Seraient-ils les «Amish», les «Rastas» de Santiago, mais ostracisés par les autres Cap-Verdiens? Depuis quelques années, les autorités ont réussi à apprivoiser les plus jeunes et à les scolariser. Une artiste locale a créé une école de peinture où des dons qui s'ignoraient se révèlent peu à peu. Gare au folklore pour touristes de la Butte Montmartre! Le mouvement des Rabelados, déclarés rebelles et «hérétiques» en 1941, a acquis une longévité et une originalité qui nous paraissent désormais précaires. Contrairement aux mouvements synchrétiques d'Angola (le tocoïsme en est l'emblème le mieux étudié), il ne nous semble pas que dans sa phase actuelle la secte des Rabelados soit en franche expansion. Mais elle ne menace personne.

Encore plus insolite? Cela existe si l'on passe du choix du thème à la langue employée. Branco Pelele⁴, voici un titre qui n'intriguera pas en Guinée-Bissau. En Finlande certainement! Mais le sous-titre venge immédiatement le titre et nous plonge dans l'opacité la plus totale. Publier en Allemagne un livre entièrement rédigé en finnois, consacré aux expériences et à la vie quotidienne d'une humanitaire en Guinée-Bissau, part à coup sûr d'une bonne intention et d'une dose d'optimisme hors du commun. Pour autant que nous puissions en juger, l'une et l'autre sont en harmonie avec le sourire radieux et la bonne bouille de l'auteure qui a l'air de se plaire à Bissau et en brousse au milieu des Balantes comme des Papeis, sans se soucier de politique ni de considérations basement matérielles. Elle est venue pour aider les pauvres et elle le fait avec la fougue d'une *pasionaria* de l'aide au développement. Faute de pouvoir éclairer ce qu'elle dit dans d'interminables conversations (en crioulo?), nous nous bornerons à dire que ce livre semble être le premier à avoir été consacré à la Guinée-Bissau sur la rive orientale du golfe de Botnie. Et les photos sont révélatrices de l'œuvre accomplie tant dans la capitale que dans une partie du pays balante (Bissorã), vers 2008 et au-delà. Elle parle aussi de Bafatá et de Gabu.

Il est peu probable qu'elle lise un jour les mémoires du père Abel Gonçalves qui les a publiés pour sortir d'un état dépressif et, inversement, il est impossible que cet aumônier militaire à la retraite après vingt ans de service puisse comparer ses souvenirs de Bafatá et de Geba avec ceux, plus récents et plus allègres, de la Finlandaise. Son *Catarse*⁵ se présente comme une succession de scènes vécues pendant son premier séjour en Guinée (mai 1967-mai 1969) où il est envoyé à 36 ans pour exercer son ministère religieux: a) dans plusieurs compagnies d'infanterie réparties dans le centre du pays; b) puis à l'hôpital militaire de Bissau. Il dit ne pas avoir aimé cette guerre inutile, mais il «rempile» comme aumônier chez les parachutistes (août 1972-août 1974) où il vivra de près la crise des missiles en mai 1973 qui fut le début de l'effondrement portugais. Ses listes d'aumôniers envoyés en Guinée de 1961 à 1974 comportent 102 noms pour l'Armée de terre, 7 pour l'Aviation (parachutistes inclus) et 4 pour la Marine. On note une extraordinaire accélération des rotations à compter de 1971-72, c'est-à-dire quand les combats s'intensifient. L'intérêt de ce livre tient dans ce qu'il expose sur les

activités extra-religieuses d'un aumônier naviguant de détachement en détachement: parfois une sorte d'assistant social auprès des soldats et des populations africaines. Plus les enterrements. Dans l'ensemble, sur les centaines de prêtres portugais mobilisés et envoyés en Afrique, assez peu ont publié et pourtant leurs témoignages seraient au moins aussi utiles que ceux des médecins, dans la mesure où ils ne confondent pas leurs missions respectives avec leurs partis pris politiques.

Si nous disposions – ce qui n'est pas notre cas – d'une collection exhaustive de tous les romans publiés par les anciens combattants de la guerre coloniale, il nous semble qu'une étude statistique des titres, ventilés par théâtre d'opérations, nous montrerait que c'est le territoire qui reçut le moins de soldats métropolitains et où les zones de combats furent les moins étendues, c'est-à-dire la Guinée, qui a marqué le plus profondément la mémoire et l'imagination de ces auteurs. Or, pourtant ce n'est pas un hasard si, proportionnellement aux effectifs engagés et aux kilomètres carrés de terrains disputés, ce fut encore la Guinée qui enregistra le plus haut pourcentage de pertes métropolitaines.

Mais ce qui frappe l'historien extérieur, c'est que ces «romanciers» «guinéanistes» sont globalement plus nombreux à avoir conservé d'assez bons souvenirs de leurs relations avec les Africains, tant «soumis» ou «alliés» qu'«ennemis». Il faut en effet chercher assez longtemps des auteurs «angolanistes» ou «mozambicanistes» qui racontent combien étaient étroits et même chaleureux leurs rapports avec les Macondes ou les Quiocos, sans parler des Bakongo ou des Nyanja soulevés. Allons plus loin encore. Contrairement à toute attente, on dénombre pour la Guinée plusieurs romans où de jeunes officiers ou sous-officiers portugais se «marient» avec des filles de chefs de villages musulmans. «Mariages» coutumiers et provisoires de durée limitée, voire mariages œcuméniques durables, contrevenant aux règles de l'Islam. Certes, on admet que, faute de fiancées blanches disponibles sur le marché local, les appas généreux et dénudés des *bajudas* (jeunes filles pubères) du cru les aient ensorcelés. Mais pourquoi ne retrouve-t-on pas cette osmose interracial sur la côte swahilie du Nord-Mozambique? Laxisme religieux chez les Fulas de Guinée et rigorisme infranchissable sur les rives de l'océan Indien occidental? En tout cas, historiquement parlant, au XIX^e siècle, et même encore au début du XX^e siècle, le prosélytisme des Fulas chez les animistes n'était pas inférieur à celui des cheiks esclavagistes du Mozambique et les uns et les autres n'étaient pas particulièrement amis des autorités coloniales de l'époque. Toutefois, nous constatons qu'au fil des ans cette hostilité s'effrita plus au moins en Guinée, mais qu'elle persista et même se durcit au Mozambique malgré des tentatives de rapprochements tardifs. Les voies de la PIDE, selon toute vraisemblance, furent en vérité longtemps insondables, mais elles n'étaient jamais sans arrière-pensées.

Deux romans d'anciens combattants – apparemment, il n'y a plus qu'eux et les reporters dans le panorama éditorial portugais à utiliser la Guinée comme toile de fond, depuis au moins cinquante ans – attirent notre attention sur les réalités d'une guerre coloniale qui, nonobstant un lusotropicalisme de propagande, était au-dessus des moyens d'un pays comme le Portugal. Tous les deux apportent une contribution bienvenue à l'histoire militaire de leur pays. Le plus rare, NA KONTRA KA KONTRA⁶, fut d'abord diffusé en 49 épisodes sur un blog de vétérans nostalgiques de leur jeunesse.

⁴ Niina Numminen, Branco Pelele. *Vapaaehtoistyöntekijänä Guinea-Bissaussa, Norderstedt* (Allemagne), Books on Demand, 2011, 380 p., photos noir et blanc et couleur.

⁵ Abel Gonçalves, *Catarse*, Porto, auto-édition (a.c. Ordem da Trindade, Rua da Trindade, 115, Porto), 2007, 211 p., photos noir et blanc.

⁶ Fernando Gouveia, *Na Kontra Ka Kontra (Encontros e desencontros)*, Porto, auto-édition (fg4250@gmail.com), 2011, 160 p., photos noir et blanc et couleur.

L'auteur, architecte de profession, fut *alferes* en Guinée entre 1968 et 1970 et y retourna récemment avec un groupe d'anciens dans un pèlerinage mémoriel. L'originalité du récit est double: a) l'auteur – privilégié – ne semble pas avoir été engagé dans les combats, puisqu'il est surtout basé dans la région de Bafatá et, en dehors de cette ville, dans un village de Fulas, donc dans un *chão* (territoire) politiquement et ethniquement plutôt attentiste, voire hostile au PAIGC; b) l'intrigue tourne autour de la brève histoire d'amour entre l'auteur et la fille d'un petit chef de village musulman qui «cède» sa jolie fille pour un prix relativement modeste s'agissant d'un officier: deux vaches et quelques cabris. Sa passion amoureuse étant vite satisfaite, il «rétro-cède» son «épouse» éphémère à un milicien local qui se marie avec elle, mais est tué par une mine. La femme se «marie» une troisième fois avec un autre Fula, ami de l'auteur. Lui part au Portugal où il prend une autre épouse. Quarante ans plus tard, divorcé, il revient à Bafatá et se remet en ménage platonique avec sa première *bajuda*, à peine décatie. Le thème est donc la bonne entente entre ex-colonisés et ex-militaires. Pourquoi pas?

Beaucoup plus représentative du roman historique traditionnel, l'œuvre de Ganança⁷ annonce la couleur dès la couverture: «*Memórias reais de um jovem alferes mergulhado nas teias da guerra*». L'action se déroule d'octobre 1967 à mars 1968, ce qui est bref pour l'époque, mais le reste de la commission durera jusqu'en 1969. Ici nous sommes encore avec les *bajudas*, mais les temps et les circonstances ne se prêtent pas aux galipettes érotiques: les «lavandières» se font payer et la compagnie est implantée en plein dans un territoire favorable au PAIGC, tout au sud-est de la colonie, entre deux fleuves maléfiques, le Cacine et le Cumbijã, à la frontière même de la Guinée-Conakry. C'est un enfer intermittent entre les mines, les embuscades et les bombardements de l'artillerie. On ne suivra pas les péripéties de cette compagnie d'intervention qui est sur le fil du rasoir dans un milieu et une nature sournoisement hostiles à l'Européen, surtout lorsqu'il est en uniforme. Il suffira de dire qu'elle y perdra son capitaine. Ce n'est pas le premier texte sur ce théâtre, oublié de nos jours, mais ce qui est certain c'est que le lieu était idéal pour ne pas pouvoir gagner une guerre dans ces rias et ces marécages, entourés d'ennemis acharnés et à peu près intouchables, étant donné la proximité du sanctuaire que leur offrait Sékou Touré. Texte intéressant pour connaître l'ambiance à mi-parcours du conflit sud-oriental, avant l'arrivée de Spínola tout feu, tout flamme, avant qu'il ne comprenne qu'il n'y aura pas d'issue militaire dans ce borbier guinéen.

Angola

Curieux, descriptif, très vivant, le récit réédité des Mémoires du Capitaine Pierre-François Péron⁸ comporte un bref chapitre sur un aspect pas très glorieux où l'Angola et le Cabinda s'illustrèrent – si l'on peut dire. A dix-sept ans, déjà officier sur un navire négrier, le jeune marin breton, qui en 1824 nous confiera ses souvenirs, visite Ambriz (juin 1786) où il traite 69 esclaves puis Cabinda (juillet-novembre 1786). La longueur de son séjour lui permet de présenter non seulement les opérations de

traite mais aussi certaines coutumes judiciaires et mortuaires de la population locale. Il n'aime pas trop les côtiers du Cabinda qu'il qualifie d'Angolais, sans mentionner un seul Portugais présent, deux ans après leur expulsion par les Français. Il trafiquera ensuite pendant vingt ans autour du monde (Asie, Pacifique, Insulinde, Amérique, etc.), notamment à Macao. C'était un temps où les navigateurs étaient encore souvent des découvreurs; il ne revint jamais en Angola. Ce livre se lit comme un roman d'aventures.

Autres marins, mais bien postérieurs et plus conventionnels? On en rencontre d'aussi hardis dans le livre d'Andrew Tabak⁹ qui s'intéresse à l'histoire d'un bateau américain qui commença sa carrière comme navire marchand et la finit comme baleinier: huit campagnes de chasse. La plupart firent escale aux Açores et/ou au Cap-Vert, mais la cinquième (1855-1858) et la sixième (1858-1860), sont censées nous concerner ici car les Américains descendent jusqu'à la Baía dos Tigres et remontent à Cabinda et Luanda où ils font relâche, de même qu'à Benguela et peut-être Moçâmedes (1859 et 1860). Malheureusement, celui qui espère trouver de longues descriptions sur les rapports entre les baleiniers et les Portugais d'Angola reste sur sa faim. L'auteur a effectué un prodigieux travail de recherche pour documenter l'histoire du navire et de ses équipages mais il ne s'attache qu'à elle, alors qu'il aurait été capital de connaître les impressions des marins à propos des naturels avec qui ils traitent. En 1829, un autre capitaine yankee visita la côte sud de l'Angola et nous a laissé un tableau infiniment plus détaillé de ce qu'il y vit (Benjamin Morrell, *A narrative of four voyages...*, Upper Saddle River, N.J. The Gregg Press, 1970, XXVII – p. 492, cf. pp. 317-327). Tabak est évidemment libre de ses choix et d'ailleurs nous ne savons pas si les livres de bord de «son» navire étaient ou non avares d'informations locales. Peut-être que Morrell qui chassait les phoques était-il aussi un observateur plus éveillé que les capitaines baleiniers qui le suivirent trente ans plus tard.

Cette incursion rapide dans les souvenirs assez superficiels de quelques marins étrangers justifie que l'on signale un ouvrage autrement plus important que nous avons coupablement laissé trop longtemps dans l'ombre. ANGOLA NO SÉCULO XIX¹⁰ est un travail fondamental pour connaître l'histoire et la sociologie urbaines de l'Angola. Pourquoi? Il y a tout d'abord une iconographie incomparable qu'un format peu commode (26,5 x 27 cm) mais généreux met en valeur. Elle provient en grande partie de la collection de cartes postales réunie par João Loureiro et elle illustre à la fois la variété de la société urbaine et péri-urbaine et l'expansion des centres de la colonisation à une époque cruciale: celle de l'implantation spatiale réelle des Portugais en Angola, tel que nous le connaissons dans ses frontières actuelles.

Ensuite il y a les commentaires souvent novateurs de l'historienne (mais on pourrait ajouter aussi sociologue) Aida Freudenthal (pp. 14-91) qui insiste à bon droit sur le rôle primordial de la seule ville, Luanda, qui compte dans l'Angola du XIX^e siècle. Les longs commentaires de l'architecte-urbaniste (et on ajoutera encore géographe) José Manuel Fernandes occupent enfin le cœur de l'ouvrage (pp. 92-193) et, en fait,

⁹ Andrew Tabak, *An unimportant ship: the brig pavilion 1829-1863*, Weston (MA), auto-édition, ATABAK3701@AOL.COM, 2011, 266 p., photos et dessins noir et blanc.

¹⁰ Aida Freudenthal; José Manuel Fernandes; Maria de Lurdes Janeiro e João Loureiro (iconographie essentielle), *Angola no século XIX. Cidades, Território e Arquiteturas*, Lisboa, auto-édition, 2006, 200 p., très nombreuses illustrations, noir et blanc et couleur.

Note: l'on nous dit que cet ouvrage est distribué (en août 2011) par l'Oficina do livro do Rossio, Lisboa.

⁷ Guilherme da Costa Ganança, *Do Cacine ao Cumbijã. 67 Guiné 68*, Lisboa, Chiado Editora, 2011, 343 p.

⁸ Pierre-François Péron (et collaborateurs), *Mémoires du Capitaine Pierre-François Péron sur ses voyages autour du monde*, La Rochelle, La Découverte, 2011, 315 p.

synthétisent ce que l'on sait sur la croissance de Luanda, certes, mais aussi des autres agglomérations côtières et intérieures. Pour ce faire, son XIX^e siècle a été prolongé jusque dans les années 1920-1930. Une double bibliographie afférente à chacune des deux parties contient des entrées parfois inattendues.

Résumons notre pensée. Ce livre est destiné à la fois: a) aux anciens colons qui n'ont pas fini de regretter l'âge d'or de la vie citadine angolaise; b) aux rarissimes historiens de l'Angola colonial; c) aux simples amateurs de belles illustrations rendues facilement accessibles; d) aux nostalgiques de l'Império, même s'ils n'ont jamais mis les pieds en Afrique. Nous ne croyons pas que de nombreux anciens combattants liront ou même feuilletteront un tel ouvrage dont le luxe n'aurait probablement pas pu s'afficher si quelques banques ne l'avaient subventionné. Elles savent toujours ce qu'elles font. Ce livre, c'est la haute couture de l'historiographie angolaise.

Beaucoup plus humbles et pointues nous parviennent de Pretoria les REMINISCENCES¹¹ d'un Britannique originaire d'Afrique du Sud, pratiquement inconnu des Angolais actuels et même de leurs historiens étrangers, alors que de son vivant il fut l'une des figures marquantes de la communauté boer d'Angola, à laquelle il s'assimila linguistiquement et familialement. A 23 ans, en 1881, il monte du Sud-Ouest africain avec Eriksson, visite Humbe, les Boers de Huila et de Humpata, va jusqu'à Moçâmedes et repart. Le Sud-Angola devient dès lors sa terre d'élection. Il y sera chasseur d'ivoire, constructeur de pistes charretières, investisseur, commerçant ambulancier, éleveur, transporteur, mercenaire des Portugais, fermier, etc. L'intérêt de ses souvenirs – d'abord favorables aux Portugais puis violemment hostiles – est dû au fait qu'il a connu la plupart des derniers chefs cuanhama indépendants, qu'il a voyagé dans la ou le «Rubber country», au Bailundo, au Bié, au Moxico, etc., participé à plusieurs campagnes et, à ce titre, qu'il démolit l'histoire militaire officielle. Le dernier tiers de son livre n'est que dénonciations du faux héroïsme des officiers, de la lâcheté des troupes, de la fourberie, de la corruption et de l'exploitation des «indigènes». Il faut savoir que ce revirement d'opinions à l'égard de l'«ignoble little Nation» (p. 417) qu'il souhaite voir chassée d'Angola par l'Afrique du Sud, est provoqué par l'aigrissement des relations luso-boers qui culminera avec l'exode de 1928-1929 mais qui semble s'être déjà accentué vers 1914-1915, sinon avant.

Dans son outrance de vieillard radotant après avoir été grugé financièrement par les militaires, ce qu'il supportait et même acceptait jusque dans les années 1900-1910 devient la quintessence de la vilenie coloniale. En tant qu'historien, nous admettons que son jugement n'est pas un modèle d'équilibre, mais nous avons vu pire, et il est très utile pour connaître le revers des médailles officielles de Roçadas et de Pereira de Eça. Qui a jamais lu que ce sont deux Anglais d'Angola et les Boers qui entrèrent à Ngiva avant les troupes portugaises en 1915? L'édition et l'annotation du manuscrit de Chapman (1858-1932) par Nicol Stassen sont minutieuses et valorisent un texte qui devient important pour l'histoire du Sud et du Centre-Angola, vue par un Britannique plus Afrikaner que les Afrikaners eux-mêmes.

¹¹ William Chapman, *Reminiscences including an account of the entry of the trek boers into angola and of their sojourn during the forty-eight years they struggled in that country under portuguese rule*, Pretoria, Protea Book House, 2010, 476 p. + 48 p. de cartes et photos noir et blanc et couleur

Mémoires? Probablement, et même issus d'une expérience familiale chez Denis Kehoe¹². Officiellement, il s'agit d'un roman se déroulant en partie à Luanda et environs en 2006-2007, avec des retours en arrière dans les années 1970. On oscille entre l'Irlande et l'Angola avec une métisse expatriée, à la recherche de sa mère biologique abandonnée par son père. Il y a une description sans complaisance de la société crioula métisse à la fin de la guerre civile. Quelques perspectives sur la tentative du coup d'Etat de mai 1977. A la recherche d'un monde perdu depuis la fuite des colons! Des SOUVENIRS D'ANGOLA¹³, nous avouons ne pas savoir à qui ils s'adressent vraiment puisqu'ils commencent par démêler le long écheveau de l'ascendance familiale (à partir de 1850) du conteur devenu médecin ophtalmologiste à Paris, après avoir été réfugié à dix ans au Congo-Léopoldville. Il vivait avant dans la région de São Salvador en 1961. Nous pensions d'abord que le texte était destiné à ses neveux et enfants, friands de généalogie. Ce qui nous importe ici, c'est – cinquante ans après coup – sa vision des événements lors de la révolte de l'UPA en mars 1961 et dans les mois ultérieurs. 48 heures avant le 15 mars, les villageois préparent leurs armes rudimentaires, dit-il. Il prétend que le parti de Holden Roberto avait interdit le meurtre des colons (p. 154) et que dans son village les prisonniers blancs n'ont pas été exterminés. Mais dans un village voisin, il ajoute qu'un couple de colons et ses trois enfants sont bel et bien massacrés. Sa famille s'enfuit dans une grotte et insère finalement ses enfants dans une colonne de Bakongo qui gagnent la frontière, via Cuimba. On aperçoit ainsi les conditions de vie difficiles des exilés dans un pays francophone où l'hospitalité se fait progressivement rare. L'auteur croit (?) que la lutte en Angola s'intensifia dans les années 1973-1974 (p. 206). La divine surprise du 25 avril incitera les réfugiés à rentrer en Angola, pleins d'espoirs. La guerre civile et la défaite du FNLA tuent ce rêve. C'est en fin de compte un nationaliste kongo exalté et virulent qui dans les dernières pages exprime sa haine du MPLA et des «nouveaux *assimilados*» (pp. 212-215). En 1991, après trente ans d'exil, il vend son appartement à Paris et rentre, optimiste, en Angola. En 1992 et 1993 il échappe de peu aux massacres anti-bakongo à Luanda. Il n'est plus question ensuite de souvenirs et sa thèse, telle qu'elle s'expose, est celle des Négro-Africains ex-*indigènes* contre les ex-*assimilados*, les métis, les créoles du couloir Luanda-Malange. Il attend un renversement des forces. Cela arrivera peut-être un jour, mais alors son pays natal n'en aura pas fini avec les troubles.

Les troubles n'ont d'ailleurs jamais cessé depuis la fin de la guerre civile (2002), selon Rafael Marques¹⁴ qui, prolongeant ses révélations de 2005 (Rafael Marques & Rui Falcão de Campos, *Lundas: as pedras da Morte*, Luanda auto-édition, 2005, 83 p.), dénonce violemment les crimes commis par les soldats, la police, les autorités administratives, les services de surveillance privés, et les adeptes de la sorcellerie contre les *garimpeiros* (chercheurs de diamants illégaux) et les villageois locaux (les femmes en particulier). Nous parlons ici d'assassinats (119) dont les victimes n'ont évidemment pas laissé leurs mémoires. Mais ceux qui ont survécu aux tortures (500 cas) ont livré, pour certains, leurs témoignages à l'auteur qui en a mis une centaine sur fiches. Il aurait pu en fournir beaucoup plus, mais «on» lui a volé une partie de ses notes inclu-

¹² Denis Kehoe, *Walking on dry land*, Londres, Serpent's Tail, 2011, 248 p.

¹³ Ntremo a Nanga Junior, *Souvenirs d'Angola. L'Autoroute de l'Exil*, Gif-sur-Yvette (France), Gallix Distribution, 2011, 260 p. photos noir et blanc.

¹⁴ Rafael Marques, *Diamantes de Sangue. Corrupção e tortura em Angola*, Lisboa, Tinta da China, 2011, 230 p.

ses dans l'une de ses valises à l'aéroport de Luanda! De ce fait, plusieurs sociétés sont momentanément exonérées de ses accusations. Celles-ci portent donc sur une petite partie des concessions diamantifères du bassin du Cuango. Ce qui subsiste est néanmoins suffisamment accablant pour banaliser les scandales du «Red Rubber» révélés par les auteurs anglo-saxons du début du XX^e siècle au Congo léopoldien. Mais nous étions alors dans la course à l'exploitation capitaliste et impitoyable des Africains par les Européens. Avec Rafael Marques, c'est l'hyperexploitation de centaines de milliers de misérables Africains par de richissimes Africains au pouvoir à Luanda, défendant l'avidité de quelques sociétés de diamantaires dont les actionnaires se recrutent aussi bien en Russie que dans certains pays occidentaux, qu'il nous décrit. Et nous sommes dans les années 2004-2011.

Ce livre accusateur ne pourra probablement pas avoir l'audience internationale de tous ceux qui profitèrent et profitent encore de la campagne internationale déclenchée par Roger Casement contre Léopold II en son temps. Il lui manque le poli littéraire, car il s'apparente à un macro-rapport d'ONG par la forme. Sa fonction est donc double: humanitaire et politique (clouer au pilori plusieurs personnages et rouages du MPLA à Luanda et sur place dont il cite nommément les responsables identifiables). Avec de tels enjeux financiers, on ne peut que lui conseiller la prudence pour ses bagages... et sa personne.

Avec Pepetela¹⁵ et le titre qu'il a choisi pour rassembler des billets d'humeur qu'il publia de 1992 à 1995 dans un grand journal de Lisbonne (*Público*), on pouvait s'attendre à des souvenirs de la guerre civile. En fait, celle-ci, qui avait rallumé ses feux d'artillerie et ses bûchers dans la plus grande partie de l'Angola, ne sert que de toile de fond à ses chroniques. L'essentiel porte non sur des combats auxquels d'ailleurs il ne participa pas, mais sur la vie quotidienne urbaine (surtout à Luanda et à Benguela), les mœurs, des personnages curieux (un cousin métis et inculte devenu un gourou «angolaniste» dans la presse afro-américaine et, accessoirement, un représentant du capitalisme des Etats-Unis en mal de terrains de chasse, etc.). Certains passages font rire, d'autres moins: début de lapidation d'une folle accusée de sorcellerie par les *regressados* (et les Zaïrois de «pure» souche), puis son lynchage ultérieur dans un *muceque* (bidonville) de Luanda. Autres exemples? La répartition des biens et des maisons abandonnés par les colons en 1975. La course des cadres du Parti aux commissions occultes et à la multiplicité des maîtresses. Bref, la curée de l'héritage d'il y a une génération.

S.O.S. ANGOLA¹⁶ n'a pas besoin de prétextes pour s'incruster dans les mémoires douloureuses de centaines de milliers de Portugais et/ou Angolais encore en vie. Officiellement, 173 982 personnes empruntèrent 905 vols de compagnies aériennes pour fuir ce qui restera – qu'on le veuille ou non – comme l'une des pages les plus sombres de l'histoire portugaise, en particulier de sa branche politico-militaire: l'écroulement de la colonisation «multiséculaire» (*sic*) en Angola entre mai et novembre 1975. Une page encore plus tragique pour les Angolais qui allaient entrer dans le chaos des occasions perdues par la faute de dirigeants, ivres de pouvoirs hégémoniques et préférant la guerre civile plutôt que de sacrifier leurs intérêts personnels, déguisés sous l'exacerbation du racisme, ou la répétition de slogans et de dogmes étrangers aux sociétés qu'ils prétendaient représenter. D'autres cédaient lâchement aux pres-

sions de certains des colonisés qui voulaient prendre leur revanche sur les colons, soit en les dépouillant, soit même en les tuant gratuitement: le fameux «la valise ou le cercueil» qui démentait tragiquement l'harmonie multiraciale, tant vantée qu'elle avait fini par aveugler ceux-là mêmes qui en profitaient. Le bouclier militaire qui pendant la période 1961-1974 maintenait tant bien que mal les apparences dans les villes n'existait plus qu'en lambeaux de souveraineté. Dès lors, les haines, les règlements de compte pouvaient exploser librement comme dans d'autres colonisations blanches en Afrique, puisqu'il n'y avait aucun pouvoir capable de lutter contre les désordres éclatant en une infinité de petites ou grandes cohabitations raciales précaires.

C'est ce que nous documente, après bien d'autres, le livre de la journaliste Rita Garcia. Il est fondé sur une vingtaine d'interviews de «*retornados*» et autres acteurs, mais surtout sur celui du général António Gonçalves Ribeiro, promoteur et responsable du pont aérien, puis de la réception des réfugiés dans ce qui n'était déjà plus une métropole coloniale, mais une patrie de substitution pour ceux qui étaient nés en Angola et qui ne connaissaient que peu ou pas du tout le Portugal continental. L'auteure passe donc allègrement des négociations entre Lisbonne et ses «alliés», aux mesures prises en Angola pour évacuer ceux qui voulaient partir, et au Portugal même pour les accueillir.

Tout cela était plus ou moins connu, mais il y a des détails nouveaux. Par exemple, la fuite des Portugais de la région de Gabela, certains étant assassinés par des gens se disant du FNLA. Elle pimente son texte d'histoires personnelles qui éclairent les différentes manières (pas uniquement via les ports) de fuir: convois automobiles vers les villes de regroupement, puis vers la frontière méridionale. Nova Lisboa fut un aéroport d'évacuation (58 227 départs). La vie à bord et l'épuisement des équipages constituent un thème qui nous semble neuf, de même que: a) l'envoi des équipes médicales depuis Lisbonne et l'aide humanitaire fournie par les pays étrangers; b) le manque de carburant en Angola (il y a une erreur p. 150), et bien d'autres choses que l'on lira.

En fait, ce qui ressort le plus clairement de ce pitoyable pandémonium marquant la fin d'un monde colonial, c'est l'immense impréparation des trois partis nationalistes à se faire obéir de leurs troupes improvisées. On tue à tort et à travers. Ce ne sont, ni des unités de patriotes, ni des professionnels de la guerre: juste des soudards ivres ou des enfants déchaînés n'obéissant à aucune autorité. Et dans l'autre camp, la valse des commandants et contre-ordres dans les décombres du dispositif militaire portugais ne fait qu'aggraver la panique tant chez les anciens colonisés que chez les anciens colonisateurs, réduits, eux, à n'être plus que les otages de guerres de clans à Lisbonne et en Angola. Tristes mémoires que celles-là.

Il n'est pas certain que nous ayons compris les desseins de l'auteur de A ÚLTIMA ESTAÇÃO DO IMPÉRIO¹⁷ car la composition de son livre souffre d'un excès de bonnes intentions. Il y a certes des souvenirs de son service militaire en Angola en tant qu'*alferes* dans une compagnie basée à Caxito (la porte d'entrée des Dembos durs), puis plus à l'intérieur (Mucondo, etc.) mais avant d'en arriver là on recueille des dépositions de deuxième main d'officiers ayant participé à la reconquête de Namuangongo, en 1961. Mais lui ne commence sa commission qu'en janvier 1965. Elle

¹⁵ Pepetela, *Crônicas com fundo de guerra*, Lisboa, Edições Nelson de Matos, 2011, 214 p.

¹⁶ Rita Garcia, *S.O.S. Angola. Os dias da ponte aérea*, Alfragide (Portugal), Oficina do livro, 2011, 253 p.

¹⁷ António Chaves, *A última estação do Império*, Lisboa, Âncora Editora, 2011, 365 p., photos noir et blanc.

n'offre pas de récits hors du commun sinon peut-être que: a) il se bat avec l'un de ses soldats, indiscipliné et plus ou moins déséquilibré; b) il signale un cas d'étreintes homosexuelles pendant une attaque nocturne à Bessa Monteiro; c) il relate la déshumanisation subie par les *comandos* qui deviennent des assassins, tuant femmes et enfants; d) il souligne le rôle des chiens et autres animaux de compagnie des soldats dans les pelotons et leurs «aventures» plus ou moins belliqueuses avec leurs maîtres. Puis il est muté à Sá da Bandeira et ensuite à Roçadas, Oncóua, Chiange et Moçâmedes. Subitement, le livre prend une autre orientation. Simulant une correspondance avec un ami, il lui fournit des détails sur les campagnes militaires du Sud-Angola – en copiant des phrases et des statistiques apparaissant dans notre René Pélissier *História das Campanhas de Angola*, Lisboa, Editorial Estampa, 1986, ce qui, de sa part, démontre une prescience extraordinaire pour une pseudo-lettre «envoyée» vers 1966! Et, tout à coup, surgit à nouveau une très grosse centaine de pages sur l'occupation militaire portugaise en Afrique, en commençant par la conquête de Ceuta (1415) pour aboutir à celle des Kuvalas. En tant que historien nous n'allons pas nous plaindre d'avoir un vulgarisateur aussi «attentif» à ce que nous écrivions dans les années 1970, mais que vient faire l'Acto colonial de 1930 dans ce salmigondis qui n'est racheté que par l'intérêt que porte cet auteur aux populations méridionales d'Angola? La bibliographie, compilée de bric et de broc, semble indiquer que nous nous étions trompé: il ne s'agit pas ici uniquement de mémoires, mais d'un étalage de notions rassemblées et déversées par un économiste qui, sous prétexte de nous rappeler qu'il a fait la guerre, lui aussi, reconstruit à sa façon l'histoire coloniale. A sa décharge, nous ajouterons que l'histoire du Sud-Angola n'a pas fini de nous fasciner en même temps que lui. En plus, l'auteur a couvert une zone rarement décrite: les approches du Namibe au nord du Cunene, peuplée de Himbas, de Bushmen et de Kuvalas. Et il a manqué être nommé chef de la colonie pénitentiaire de São Nicolau, s'il avait accepté le poste. C'est un anticolonialiste conscient.

L'auteur et le récitant de la nouvelle qui suit est, lui aussi, un anticolonialiste, enfoncé dans une guerre qui a été décidée et conduite par les maîtres d'une comète à laquelle il n'appartient pas vraiment et qui va s'écraser en entraînant les «rats» qui la peuplent. Par «rats», il faut entendre les pauvres extirpés de leur misère et envoyés défendre on ne sait plus très bien quelle utopie impériale. ALENTERRA¹⁸ est donc le monologue introspectif d'une recrue qui décrit le parcours involontaire d'un bataillon vers 1970, entre le camp de Grafanil et un monde hostile aux Blancs: les Dembos et notamment Mucondo. Dans sa description douloureuse de cette caravane de «rats» en uniforme dans une zone ravagée par les destructions de 1961, ce qui est le plus notable, c'est le caractère étrange du convoi, de ces dizaines de camions civils à bout de souffle montant à la fois ravitailler, matériel, armes, munitions et soldats terrorisés par une nature inconnue et la peur viscérale des mines et des embuscades. L'auteur n'est pas le premier à décrire cette voie dangeureuse. Comme il a des références littéraires, il noircit peut-être un peu trop le tableau: à mesure que la piste prend de l'altitude, c'est un Golgotha matiné de Jérôme Bosch qu'il dépeint. Chacun voit et revit sa guerre selon son humeur. Ici, nous ne sommes pas outre-mer, mais bien outre-Terre.

¹⁸ Rogério Pires de Carvalho, *Alenterra*, Alcochete, Alfarroba, 2010, 91 p.

Beaucoup plus classique, AMOR NA GUERRA¹⁹ est une narration qui initialement se déroule sur le même itinéraire (Luanda-Dembos), mais dans un contexte antérieur beaucoup plus dangereux (mars 1962) et, malgré tout, elle est plus détendue, car son auteur est du genre «à la guerre comme à la guerre». Son journal est même relativement ludique et sert de *roteiro* à la progression des hommes de son bataillon qui ne semblent pas avoir d'états d'âme bien que la piste soit au cœur de la zone de la guérilla la plus mordante: Nambuangongo et postes alentour. Et Daniel Costa est dans une unité qui assure la protection des convois. Les anecdotes qu'il raconte sont plutôt optimistes: pas d'excès de violences contre les prisonniers, même si les embuscades continuent à être mortelles. En avril 1963, le bataillon est retiré des Dembos et posté dans l'Amboim. Ce sera une terre de Canaan, calme et érotique. Même chose lorsque les soldats sont envoyés dans la concession diamantifère de la Diamang où il nous gratifie de quelques aperçus sur les Quicos et leurs coutumes. Nous sommes en 1964 quand il quitte l'Angola, enchanté. C'est un mémorialiste indemne, non détruit par la guerre.

Mozambique

Sautons vers l'océan Indien et renouons avec les souvenirs de famille: ceux de Clara Roux²⁰, tels qu'elle les a reconstitués plus ou moins artificiellement. Nous disons artificiellement car il est difficile de croire que l'on puisse les détailler aussi finement à près de soixante ans de distance lorsque l'on commence à les dévider à partir de l'âge de cinq-six ans. Peu importe, d'ailleurs, car ce qui compte dans ce livre fort bien écrit, c'est la description de la vie de rêve d'une petite Portugaise et de sa fratrie dans une famille de la haute bourgeoisie immigrée à Lourenço Marques dans les années 1950. Sa peinture d'une société blanche et riche, confite dans la rigidité d'un conservatisme ultra-catholique, à l'apogée du salazarisme, restera. Pour ces enfants dorlotés, les seuls noirs rencontrés sont les domestiques qu'il ne faut même pas aller voir dans la cuisine. Pour une manifestation de lusotropicalisme on peut trouver plus chaleureux. En 1974-1975, on comprend que le réveil fut douloureux pour une certaine minorité qui avait oublié que Lourenço Marques/Maputo était, malgré tout, en Afrique. Avec FAMILY SECRETS²¹, on reste en famille mais il n'y a pas tellement de souvenirs, sinon ceux de l'auteure, une anthropologue afro-américaine, du genre militante des comités de soutien au FRELIMO qui, de 1993 à 1995, travaille comme directrice adjointe de l'éducation sanitaire de la province de Manica. Inutile de dire que c'est une féministe comme les Etats-Unis en produisent dans leurs universités. Son livre porte sur les raisons pour lesquelles des femmes enceintes (shona pensons-nous) refusent d'accoucher dans des maternités ou entourées d'un minimum de soins médicaux modernes. Voilà des domaines qui nous dépassent, mais nous recommandons ce livre les yeux fermés puisque nous sommes aux conflits de l'obstétrique, de la psychologie féminine, de l'ethnologie, du contrôle des naissances, de la politique d'un régime naguère socialiste (Marx est inévitablement cité), d'un peu de sorcellerie et

¹⁹ Daniel Costa, *Amor na Guerra*, Alcochete, Alfarroba, 2010, 100 p., photos noir et blanc.

²⁰ Clara Roux, *L'Idiot et les chants d'Afrique*, Paris, L'Harmattan, 2010, 159 p.

²¹ Rachel R. Chapman, *Family secrets. Risking reproduction in central Mozambique*, Nashville, Vanderbilt University Press, 2010, XI-287 p.

des conseils aux ONG opérant dans des conditions d'après-conflits. Apparemment, c'est une femme qui vit en accord avec ses principes puisqu'elle a baptisé elle-même la marque nationale des préservatifs masculins au Mozambique (*Jeito*)!

Retour sur de vrais souvenirs et pas des plus joyeux car que trouve-t-on dans THE SEARCH FOR PUMA 164²²? Une histoire d'anciens combattants, encore une fois. Mais pas le menu habituel que l'on rencontre dans les récits en portugais. Le 6 septembre 1979, dans le cadre de la gigantesque opération URIC (1-7 septembre 1979), les Rhodésiens attaquent le FRELIMO et l'Armée de Mugabe (la ZANLA) à Mapai, sur le Limpopo, au Mozambique. C'est un succès opérationnel relatif, et pendant les combats, dans une opération devant rester clandestine, avec trois aviateurs sud-africains envoyés par Pretoria pour prêter secrètement main forte aux Rhodésiens, un hélicoptère est abattu avec quatorze soldats rhodésiens à bord. Il n'est pas possible de récupérer les dix-sept cadavres. A l'intérieur d'un autre hélicoptère, le même jour, deux autres soldats rhodésiens (un sous-officier qui vient de perdre son frère dans le crash et un lieutenant chargé d'annoncer aux familles que les corps sont introuvables) se jurent de revenir sur place un jour et de permettre à celles et à ceux qui ont perdu un fils, un frère, un mari, ou un fiancé de faire enfin leur deuil. En fait, il s'agit à l'époque de dissimuler à l'opinion internationale que le Puma 164 est sud-africain comme nous l'expliquent les auteurs dans une longue reconstitution de l'opération.

Près de trente ans plus tard (en avril 2009), une équipe sud-africaine (avec d'anciens Rhodésiens devenus Sud-Africains) revient donc à Mapai pour essayer de localiser tardivement le lieu du crash. Avec le concours des Mozambicains tant officiels que simples villageois, les participants ont la bonne surprise de trouver à quelques kilomètres de Mapai, les tombes collectives où les Mozambicains avaient enterré les corps. On admet leur émotion à déambuler sereinement dans des villages étrangers qu'ils avaient mitraillés, bombardés voire minés trente ans auparavant. Finalement, tout ce qui reste d'emportable, ce sont les «artefacts» d'une guerre morte. Devant la croix qu'ils cimentent dans le sol, une cérémonie militaro-religieuse simplifiée est dédiée à leurs dix-sept «brave men» calcinés. Sur l'ancien site de Mapai River, devenu un village fantôme, les Mozambicains leur montrent à leur tour la tombe commune où ils ont enterré, eux, «25 corps, victimes de la guerre de Ian Smith» (p. 203). Les mémoires se sont donc apaisées de part et d'autre et les Blancs repassent la frontière. Pour tenir leur serment, l'étape suivante consistera à trouver la trace des parents les plus proches et à les avertir que leur mort repose enfin en paix, suppose-t-on. Plusieurs femmes réussiront à aller ensuite sur les deux tombes collectives dans la brousse pour une dernière prière. A la recherche d'un ultime disparu ils repartiront, en 2010, au Mozambique. Tous ces voyages s'effectueront en voiture et en campant de ci de là.

L'ironie de cette histoire émouvante est que l'opération URIC est plus ou moins considérée désormais comme un coup d'épée dans l'eau que ne se rappellent plus que de gros messieurs en short, nostalgiques de leur jeunesse, même si elle a surtout consisté à se battre répétitivement dans un pays ennemi.

²² Neill Jackson & Rick van Malsen, *The search for puma 164. Operation uric and the assault on Mapai*, Johannesburg, 30.° South Publishers, 2011, 384 p. + 16 p. de photos couleur, photos et cartes noir et blanc.

En matière de mémoire non plus individuelle mais collective, nous devons impérativement mentionner MOÇAMBIQUE 1875/1975²³ qui est le pendant de l'ouvrage référencé à la note 10. L'essentiel de nos appréciations relatives à celui concernant l'Angola s'appliquent ici: même format, même qualité de l'iconographie, mêmes ambitions et mêmes publics potentiels. Le distributeur semble être le même. Le cadre chronologique, lui, change car l'histoire urbaine au Mozambique ne se calque pas sur celle de l'Angola. Ici, l'architecte urbaniste José Manuel Fernandes s'est surpassé puisqu'à l'exception des 34 pages consacrées aux aspects politiques, économiques, sociaux et culturels de la période – couverts par l'historienne Olga Iglésias Neves – tout le reste (au moins 200 pages) est de sa plume, même si une grande partie de l'espace attribué à ses quatre chapitres est occupée par une profusion d'illustrations. Grâce à lui, non seulement on suit, pas à pas, l'expansion de Lourenço Marques/Maputo et Beira mais aussi, dans une moindre mesure, celle de localités secondaires, voire mineures. Personnellement, nous aurions aimé en savoir plus sur des pôles d'ancrage administratif tels que Angoche ou, pourquoi pas, Zumbo. Mais il est évident que les villes pour lesquelles la documentation est la plus abondante sont celles qui sont en plein essor économique. Et qui dit économie à la période coloniale sous-entend concentration du peuplement blanc. C'est l'Européen qui a créé les villes intérieures au Mozambique comme en Angola (à une exception près) mais si, pour diverses raisons, il n'y trouve pas ou plus son profit, il tend à s'en écarter (cf. Sena). Ibo a beau être sur la mer et avoir une histoire urbaine ancienne, donc relativement riche en constructions, c'est devenu une ville de fantômes pauvres. Et que dire de Moçambique, la première capitale répudiée?

La contribution de José Manuel Fernandes ne s'arrête pas à l'historique urbanistique puisqu'il se fait plaisir en nous apprenant ce que l'héritage actuel doit à de grands architectes portugais dont il faut bien reconnaître que la plupart des historiens actuels n'ont que rarement eu l'occasion d'entendre parler. Là, il est dans son élément. Les auteurs ont eu la prudence de ne pas s'aventurer au-delà de 1975, car les erreurs, la guerre, l'exode rural, l'explosion démographique, la pauvreté et l'impéritie ont dégradé le patrimoine bâti. On attend de voir ce que l'indépendance apportera. Il y a tant de choses à faire et si peu de compétences ou de volontés de ne pas accepter les diktats des constructeurs de gratte-ciel. Qui paie commande! Le suivisme et le culte du n'importe quoi font le reste.

Dans le tiroir «Souvenirs du temps de guerre», on peut signaler un roman curieux puisqu'il se déroule essentiellement à bord et aux abords de la frégate *Vasco da Gama* censée croiser au large du Mozambique, à la fin des années 1960. Il est curieux aussi puisque n'ayant pas eu à mener d'opérations de guerre – sauf pour les fusiliers marins – l'Armada n'a pas laissé beaucoup de témoignages de «sa» guerre coloniale, vue à partir de ses bâtiments de fort tonnage. On note juste quelques souvenirs en Guinée, un peu sur le fleuve Congo et quelques petites choses sur le lac Nyassa. Tout le reste est l'affaire des commandos de marine. Mais peut-être sommes-nous mal renseignés, car obtenir des livres publiés par les services officiels ou para-officiels de la Marine portugaise n'est pas à la portée de tous les historiens étrangers (sauf un, apparemment).

²³ José Manuel Fernandes; Maria de Lurdes Janeiro; Olga Iglésias Neves e João Loureiro (iconographie essentielle), *Moçambique 1875/1975. Cidades, Território e Arquitecturas*, Lisboa, auto-édition, 2008, 248 p., très nombreuses illustrations noir et blanc et couleur.

ment). Bref, OS CARDOS MORREM A SEU TEMPO²⁴ ne raconte pas de scènes de guerre. En revanche, on a des aperçus sur la vie des marins, sur leurs relations à terre avec des colons et quelques prostituées et, ce qui est plus rare, sur les opinions politiques et sociales de l'auteur qui ne porte pas Salazar dans son cœur, ni non plus les *chulos* (souteneurs) de la célèbre Rua Araújo, connue de tous les navigateurs et touristes sud-africains à Lourenço Marques. Il n'aime pas non plus la justice portugaise, ni l'Église salazariste. A défaut de grands faits d'armes, on se contentera donc de ce coup d'œil sur les sentiments d'un marin politisé.

Enchaînons avec un roman «historique» original et peut-être bien un peu familial, tout au moins par certains personnages qui semblent avoir été liés à l'auteur de CORRENTES DO ÍNDICO²⁵. Contrairement à ceux – purement portugais – qui ouvraient la section «Mozambique» de notre chronique, ces souvenirs permettent de connaître les origines raciales et cosmopolites de certains Blancs, ou considérés comme tels par les Portugais de 1974-1975. La trame du récit commence à l'île Maurice au début du XX^e siècle et met en scène un émigré italien, un Français marié à une Indienne (ou métisse d'Indienne), leur fille qui s'enfuit de Port-Louis avec un Italien, sculpteur de talent et policier des Anglais et fils d'un compagnon de Garibaldi! Le couple marié mais ruiné par un séjour en Afrique du Sud est recueilli par une vieille Mauricienne «indienne» plus ou moins voyante, qui tient à la fois commerce avec les esprits et une pension de famille à Lourenço Marques en 1905 ou 1907. C'est le noyau dur de cette saga où l'on parle aussi bien le portugais que le créole mauricien avec un peu d'anglais et où l'on y mange des tortues domestiques.

L'auteur a bien étudié – semble-t-il – l'histoire théâtrale de Lourenço Marques, mais est-il vraiment sûr qu'en octobre 1912 le gouverneur général était Freitas Ribeiro? Et il aurait eu intérêt à ne pas télescoper aussi brutalement la chronologie même dans un roman onirique. En 1912 et 1913, le colonel Von Lettow-Vorbeck ne pouvait se préparer à envahir le Mozambique, puisqu'il n'arriva en Afrique orientale allemande qu'en 1914. Ce n'est qu'un exemple mineur, car la narration se concentre sur cette micro-communauté de Mauriciens plus ou moins francophones, implantés à Lourenço Marques, d'où va surgir le héros de ce livre qui oscille entre le spiritisme et la noix de cajou, en passant par le beau-père grec de l'inventeur de l'appareil à décortiquer industriellement la noix qui fit beaucoup pour enrichir les exportateurs indiens et portugais locaux. On voit donc des photos de cette proliférante famille qui traverse un roman où le lecteur se demande si on veut l'intriguer par l'apparition de personnages extravagants ou si ce n'est pas le passé multiculturel de Lourenço Marques que l'auteur veut mettre en exergue. Les grands absents de ces pages sont en définitive les Bantous qui n'appartiennent pas à cette faune exotique (il y a même des Russes blancs, en plus d'un autre Français) où les fantômes ont plus de consistance que les indigènes. Et c'est bien là peut-être le problème majeur de toute colonisation qui regarde son nombril dans un vieux miroir devenu trop complaisant.

²⁴ Manuel Pinto Cabral, *Os Cardos morrem a seu tempo*, Lisboa, Chiado Editora, 2010, 314 p.

²⁵ Joaquim de Oliveira Ribeiro, *Correntes do Índico*, Lisboa, Guerra e Paz Editores, 2011, 145 p., photos noir et blanc.

Timor

Abordons Timor par la bande du billard historiographique. A première vue, le livre de Louis Sicking²⁶ n'a rien à faire ici. Mais si l'on veut bien admettre qu'une comparaison entre l'histoire coloniale des Pays-Bas et celle du Portugal au XIX^e siècle peut être enrichissante lorsque l'on veut approfondir leurs mentalités coloniales ou impériales respectives, alors le survol de FRONTIÈRES D'OUTRE-MER n'est pas saugrenu. L'auteur – et ils sont nombreux aux Pays-Bas avec lui – se plaint de ce que son pays a été négligé dans les études comparatives de l'impérialisme européen au XIX^e siècle. Mais que ne pourrait dire le Portugal, puisque dans un gros ouvrage néerlandais des années 1990 sur le partage de l'Afrique (1880-1914), le cas portugais est totalement oublié? Au XIX^e siècle, réalistes, les hommes politiques néerlandais et les auteurs nationaux qui postérieurement ont étudié leurs ambitions ultramarines se considéraient comme appartenant à un petit pays. Ce n'est que tout récemment (après 1975) que certains historiens portugais reconnaissent enfin dans leurs publications que le Portugal était dans la même situation que leurs vieux rivaux bataves!

Le texte de Sicking a le grand mérite d'étudier en détail les problèmes – et même un contentieux territorial sérieux dans le cas du Surinam actuel – frontaliers, entre la France et les autorités à La Haye. Ce sont des thèmes pratiquement inconnus des spécialistes en France. Il n'y a en fait que trois cas de litiges ou frictions: deux mineurs (l'île de Saint-Martin aux Antilles; la Côte-de-l'Or en Afrique occidentale) et un «majeur» en Guyane («majeur» parce que le contesté est motivé par l'octroi de concessions aurifères). Écartons le deuxième des mineurs, encore que les différences d'attitudes entre le Portugal sur la côte dahoméenne (avec la factorerie de São João Baptista de Ajudá) et les Hollandais en Côte-de-l'Or occidentale entre 1867 et 1872 soient emblématiques, puisque Salazar conservera Ajudá jusqu'en 1961. Ne retenons ici que l'affaire de Saint-Martin qui permet de rapprocher cette île minuscule (86 km²) de celle de Timor. Toutes les deux ont la particularité d'être partagées par une frontière internationale. Aux Caraïbes, ce sont les Français qui veulent acheter aux Hollandais leur territoire (34 km²). En Insulinde, ce sont ces derniers qui veulent évincer les Portugais. Il faut savoir que pour La Haye, aussi bien les forts de la Côte-de-l'Or que les Caraïbes sont négociables car ils ne rapportent rien, seules les Indes néerlandaises (et accessoirement le Surinam actuel) important dans leurs visions impériales déclinantes. Pour Lisbonne, tout est intangible et le problème n'est pas économique mais relevant de l'histoire et de la psyché nationales. On s'arc-boute donc sur la moindre parcelle de gloire et de terrain. On ne cède que devant la menace de la force (l'Ultimatum de 1890). D'un côté, il y a des commerçants et des comptables, de l'autre des ultra-nationalistes humiliés par leur impuissance. Mais si les «petits» peuvent comme la Hollande accepter de s'incliner devant plus forts qu'eux (Grande-Bretagne et Allemagne en Asie du Sud-Est et en Océanie, voire, plus douteux, l'Espagne aux confins de Bornéo), avec les Portugais, ils jouent le rôle de la puissance prépondérante à Timor, grâce à leur Armée des Indes. En Guyane, s'ils temporisent avec la France, à Timor non seulement ils ridiculisent et méprisent les Portugais, mais ils iront jusqu'à s'engager dans un micro-conflit armé (1911) sur la frontière, avant de

²⁶ Louis Sicking, *Frontières d'outre-mer. La France et les Pays-Bas dans le monde atlantique au XIX^e siècle*, Paris, Les Indes savantes, 2006, 208 p. + 12 p. d'illustrations noir et blanc + 1 page d'errata.

soumettre leur différend à la Cour d'arbitrage de La Haye qui, en gros, leur donnera raison. Comme quoi on a toujours besoin d'un plus petit que soi pour triompher et ramasser quelques miettes indigestes du festin impérial. Cela étant dit pour ceux qui auraient une mémoire défaillante.

Il faut avoir l'esprit un peu «fouineur» pour chercher dans un guide touristique australien – destiné avant tout aux surfeurs, marathoniens, cyclistes et plongeurs amis des baleines – des curiosités timoriennes susceptibles de se glisser dans l'un des méandres de leurs mémoires. Anti-mémoires, donc? Même pas, parce qu'il n'y a pas un touriste anglophone sur mille débarquant à Dili, qui a entendu parler de Lifau ou du gouverneur José Celestino da Silva (1894-1908) d'insigne mémoire (cf. René Pélissier, *Portugais et Espagnols en «Océanie». Deux Empires: confins et contrastes*, Orgeval, Editions Pélissier, 2010, 154 p. ou, plus brutal, du même auteur, *Timor en guerre. Le crocodile et les Portugais [1847-1913]*, Orgeval, Editions Pélissier, 1996, 368 p.). Avouons honnêtement que ce guide, tendance écologiste et tortues de mer, surprendra son lecteur, même portugais, car si l'auteur n'est affecté par aucun virus historicisant, le fait qu'il décrit minutieusement les localités extérieures à la capitale, inévitablement, le conduit à parler des forts portugais qu'elles contiennent. Il ne se pose pas de questions dérangeantes sur leurs origines et leurs fonctions initiales: asseoir et défendre la pénétration portugaise dans une terre de conquête tardive.

Son ignorance de l'histoire coloniale de l'île qu'il traite par-dessus la jambe est admissible, mais c'est, malgré tout, uniquement dans son guide²⁷ que l'on trouve, au fil des itinéraires qu'il conseille, la trace concrète de la frontière portugaise aux XIX^e et XX^e siècles, de l'occupation japonaise et de la période indonésienne au XX^e, y compris sous la forme des monuments aux morts. Donc, ce texte qui se veut ludique est en réalité chargé de souvenirs pour ceux qui savent lire entre les lignes.

Avec les deux livres purement timorianistes qui suivent, on n'est plus dans la nostalgie mémorielle, et l'on peut même dire que l'héritage colonial – au demeurant, faible et superficiel dans l'île – n'intéresse pas beaucoup, voire nullement, la nuée d'experts anglophones qui ont découvert Timor – la nouvelle Terre promise pour les candidats au Ph. D – en 1999. Et ce sont eux qui font la loi sur le marché éditorial. Donc avançons, prévenus, mais hardiment, en espérant trouver quelque trésor.

Du livre collectif présenté par Vandra Harris et Andrew Goldsmith²⁸, il ne faut rien espérer de vraiment consolateur. Ce sont des juristes, des politologues, des policiers, des économistes, des démographes, des sociologues, quelques-uns des activistes habituels qui ont installé leur fonds de commerce universitaire dans cette île. Ce qui les intéresse, ce sont les affres de l'indépendance dans un Etat fragile qui est à la recherche d'une Nation. Diogène avait une lanterne allumée en plein jour pour essayer de rencontrer un seul homme, nos auteurs, eux, ont un ordinateur pour trouver ce qui ne va pas à Timor. Comme si l'on pouvait attendre de l'ONU qu'elle décrète la maturité de ce que des siècles n'ont pas réussi à rassembler. Tout n'est pas anodin dans les textes contenus dans cet échantillon de miscellanées qui sortent à la cadence d'une mitrailleuse. Parmi les plus originaux, nous citerons ici l'analyse des conflits de 2006-

-2007 entre certains anciens militaires et l'Etat, le rôle des clubs d'arts martiaux, la naissance des gangs, le poids des anciens *reinos*, la montée en puissance des femmes, l'inefficacité de la police (à quoi ont servi les experts envoyés par le Portugal?), etc. Les conclusions de la plupart de nos auteurs sont pessimistes, ce en quoi ils se rapprochent de Diogène.

En revanche, un livre de synthèse sur la difficile montée des Timoriens vers leur indépendance s'impose à nous, car nous craignons le pire et la surprise est heureuse après ces flots d'enthousiasme publiés sans compter dans les années 1999-ca 2004. Il s'agit de THE INDEPENDENCE OF EAST TIMOR²⁹. Nous ne connaissons pas les origines ethniques de Clinton Fernandes, mais il n'est pas certain qu'il soit d'extraction portugaise – ou alors elle est lointaine. Malgré son nom, cet historien ayant servi quinze ans dans l'Armée australienne, ne porte pas beaucoup d'intérêt à l'histoire coloniale timorienne. Ce n'est pas son sujet. Quand il était en uniforme, il travaillait dans les services du renseignement militaire, ce qui explique qu'il soit remarquablement informé sur la lutte politique et armée menée par les nationalistes (notamment les étudiants timoriens à Java) et les officiers de Djakarta occupant Timor. Il ne masque pas les faiblesses du FRETILIN ni même la collaboration de certains avec l'Indonésie. Il est insensible à la rhétorique pseudo-marxiste des débuts de la lutte. Là où il est fort, c'est dans la masse d'informations nouvelles qu'il apporte: a) sur la préparation et l'exécution de l'invasion de 1975-1976; b) sur la politique consistant à affamer le FRETILIN et les populations sous sa coupe (selon lui, environ 200 000 personnes sont mortes entre 1977 et 1979); c) sur le rôle des activistes et lobbyistes étrangers; d) sur la décennie obscure (1980-1990); e) sur le tournant médiatique anti-indonésien amorcé après la fusillade dans le cimetière de Santa Cruz (novembre 1991); f) sur la jeunesse et les aspects pétroliers de l'affaire.

Il a peu de chose sur les massacres commis par les milices manipulées par les Indonésiens. Curieusement, on ne voit rien non plus sur les colons indonésiens transportés dans l'île, et le déroulement des opérations après l'arrivée des premiers contingents australiens n'est pas abordé. Tout bien pesé, son livre est globalement novateur et doit être connu des bibliothécaires. Si tant est qu'ils achètent encore des livres.

²⁷ Rodney Cocks, *Timor-Leste (East Timor)*, 3^{ème} édition, sans lieu d'édition en Australie, Etats-Unis, Royaume-Uni. Disponible en France (Paris), Lonely Planet, 2011, 167 p., photos, plans et cartes noir et blanc et couleur.

²⁸ Vandra Harris & Andrew Goldsmith (coord.), *Security, development and nation-building in Timor-Leste. A cross-sectoral assessment*, Abingdon (Angleterre), Routledge, 2011, XVIII-256 p.

²⁹ Clinton Fernandes, *The independence of East Timor. Multi-dimensional perspectives – occupation, resistance, and international political activism*, Eastbourne (Angleterre), Sussex Academic Press, 2011, XI-261 p.